nouveau gagné le large, nous nous trouvâmes dans un bassin profond où nous n'avions plus à craindre de nouvelles roches. Un quart-d'heure après, nous arrivions gaiement à une pointe où étaient arrêtés les deux radeaux qui nous précédaient. Nous placions fièrement le nôtre à côté, satisfait de l'avoir descendu à travers des difficultés peu communes. Pourtant tout ce danger, toute cette fatigue, d'autant mieux sentie que nous n'avions rien mangé depuis vingt-quatre heures, étaient perdus. Une chute considérable grondait un peu plus bas et nous forçait à renoncer pour la dernière fois à nos radeaux. Nous sommes bien décidés à n'en plus construire et à faire le reste du trajet à pied ; nos hommes, du reste, sont trop épuisés pour entreprendre un travail aussi pénible.

NOUS ABANDONNONS EN PARTIE LE BAGAGE.

NOUS nous enfonçâmes encore dans le bois en suivant un portage assez bien débarrassé, et bien décidés cette fois à ne pas nous éloigner de la rivière, dont nous descendions la rive gauche. Nous passâmes une chute taillée dans le roc vif. Un instant après, la rivière étant navigable pour les canots d'écorce, le portage s'arrêtait, et il nous fallut nous frayer un chemin dans les taillis. Nous rencontrâmes bientôt une montagne, dont les bords escarpés, baignés par la rivière, ne nous permettaient plus de suivre le rivage et nous forçaient à faire une montée escarpée, d'autant plus fatigante que nous étions épuisés et sans nourriture. Arrivés au sommet, on suggéra l'idée de monter dans un arbre pour explorer le pays voisin ; mais chacun désirant conserver ses forces pour la marche, refusait de se livrer à un exercice aussi fatigant, lorsque Moïse se dévoua. Arrivé à la tête d'une grande épinette, chacun de ses renseignements furent écoutés avec le plus grand intérêt. — "Je vois à dix lieues en avant," nous dit-il ; "ce n'est que des montagnes comme celles qu'on a traversées. — C'est le même bois. — Je ne vois pas d'habitations ni de maison. — Il n'y a pas de signe de monde. — Je ne vois pas de lac. — Je crois qu'on est encore bien loin des maisons."

A chaque nouvelle réponse faite à nos questions, le découragement devenait plus grand, et chacun se regardait avec un silence éloquent. La torture morale était en ce moment tout ce qu'elle pouvait être pour des hommes qui n'ont d'autre perspective que de mourir de faim dans la forêt. Si alors nous avions été pourvus d'une

bonne carte du pays, donnant le relevé exact des rivières, des instruments nécessaires pour déterminer notre position, nous aurions su où nous étions, et cette certitude aurait fait cesser toute crainte imaginaire. Mais nous n'avions rien de cela, et tout ce dont nous étions certains, c'était que, depuis trente-et-un jours que nous étions entrés dans le bois, nous n'avions pas encore rencontré âme qui vive, que les distances parcourues ne s'accordaient pas avec notre carte et que nous étions égarés. L'avenir n'était donc pas rassurant, et comme nous n'avions pas un instant à perdre, nous nous mîmes en marche sans retard, comme des hommes convaincus que leur vie est au bout de leurs pieds. Les blessés et les trainards nous suivaient en trébuchant. Après être descendu une colline, nous sommes arrêtés par un cours d'eau trop profond, trop rapide et trop large pour être passé à gué et qui, en se déchargeant sur la rive gauche de la rivière, s'oppose à notre passage. "Tout s'en mêle pour nous retarder," dit alors Simon, avec un accent de mauvaise humeur très-accentué. "Il va falloir remonter ce cours d'eau jusqu'à ce qu'on puisse le traverser ; qui sait jusqu'où cela va nous mener. Le bagage nous fatigue pour rien, on fera mieux de le laisser ici." En effet notre batterie de cuisine était inutile du moment que nous n'avions plus de vivres. Les raquettes étaient de trop. Les hommes ne voulaient plus camper, ils laissèrent donc leur tente. En un mot tout le bagage qui n'était pas strictement indispensable ou qui pouvait gêner la marche fut mis en tas, recouvert avec soin et abandonné, jusqu'à ce que nous pussions les envoyer chercher plus tard. Il y a quelque chose de souverainement inquiétant dans cet abandon du bagage dans une exploration hasardeuse. Il nous rappela absolument une traversée orageuse durant laquelle nous faillîmes être coulé bas pendant une tempête, qui avait déjà mis cinq pieds d'eau dans notre vaisseau. Après une nuit pendant laquelle nous pensions sombrer à chaque instant, nous fîmes tout au point du jour de l'opération peu rassurante de sauver le vaisseau en perdant la cargaison : quatorze cents barils de fleur étaient jetés à la mer. Cette opération nous la répétions, mais cette fois, dans la forêt, dont le silence effrayant ne nous faisait pas une impression moins vive que le bruit incessant des vagues se brisant avec rage sur les flancs de notre vaisseau.